

Le 18 mai 2009

- l'adolescence, cela n'existe pas !
- l'alcool, la toxicomanie, la télévision organisateurs de silence
- L'aïsthésis
- l'insupportable de l'inconscient

MB : Aujourd'hui je voulais dire quelques mots sur le week-end. Nous étions invités avec Georges à Osseja par une association de Cerdagne qui fait des trucs intéressants. La réunion avait lieu dans le cinéma. La dernière fois où j'étais allé au cinéma d'Osseja, c'était pour voir le film d'Hélène Viard. Hélène Viard, c'est elle qui est restée deux ans à Château Rauzé pour filmer les traumatisés crâniens et qui en a fait ce film magnifique *La réparation*. Là, le week-end dernier, le titre de la journée était « La fureur de vivre », et ils ont passé le film avec James Dean. Qui a mal vieilli d'ailleurs. C'est un film chiant ! Il a quand même un peu plus de 50 ans ! Et quand les films sont un peu vieux, on voit les effets de mode. Ça c'est terrible, cela ne pardonne pas. D'ailleurs les grands films sont ceux dans lesquels il n'y a pas d'effets de mode.

Alors, on a eu droit le matin à une intervention d'une ethnologue. Elle a fait un truc très bien. Tout ce que vous voulez savoir sur l'ethnologie sans jamais avoir osé le demander. Sur le plan pratique, cela ne débouchait pas sur grand-chose sinon la question des rituels et de leur importance dans la constitution des sociétés. Elle a beaucoup critiqué le sociologue Le Breton qui plaide pour l'idée de rituels individuels. Alors elle dit que cela ne va pas. Il ne peut pas y avoir de rituels individuels. Le rituel concerne le lien social et pas les liens internes. Alors je ne sais pas. Elle a peut être raison. Il faudrait peut-être donner un autre terme, il faudrait discuter, cela serait intéressant

LFC : Il faudrait différencier le rituel de la manie.

MB : Manie ? oh, je ne crois pas ! tu crois que c'est du niveau de la manie ?

LFC : Il peut y avoir des rituels individuels...

MB : Manie ? La seule chose qui me permettrait de penser le rituel individuel, c'est en passant par Tosquelles, qui disait cette phrase magique, « le rituel, c'est l'écriture des peuples sans écriture ». Alors, on pourrait aller jusqu'à des rituels individuels, qui seraient des formes d'écriture individuelles, de ce qui ne s'inscrit pas. D'ailleurs, on s'aperçoit que toutes formes de scarification, de piercing, sont, quand même, des formes d'écriture. Mais des écritures qui s'adressent à un autre, qui est totalement indistinct, et dont on n'a pas le code.

LFC : est ce que ça fait une différence avec les rituels obsessionnels, qui vont fermer, ouvrir le lit cinquante fois, les TOC ?

MB : Maintenant, on les appelle les TOC, à cause des marchands du temple pharmaceutique, en référence aux rapports indiqués par Freud entre les rituels obsessionnels et la religion. Mais ce sont des rituels et on devrait les appeler à nouveau ainsi. Les TOC se soignent avec des petites pilules, qui sont vendues. Alors que les rituels, ça se soigne avec d'autres moyens. Et justement, c'est là

dessus que je veux en venir, il y a eu quelqu'un de l'hôpital de jour qui a fait un exposé assez intéressant sur l'alcool. Alors là aussi, l'alcool ! quand était jeune, il y a longtemps, on prenait une biture. Normal. Maintenant, c'est fini. On ne prend plus une biture, on fait un binge drinking.

OF : Ce n'est pas speed drinking ?

MB : Peut-être, mais Binge vient d'un terme qui signifie orgie, en anglais.

Public : blend drinking...

MB : Non, blend c'est le whisky ! c'est déjà très connoté le blend ! cela veut dire un peu noirci !... Binge veut dire excès, orgie, paroxysme et le binge drinking cela se soigne. La biture, ça s'éprouve, mais le binge drinking, ça se soigne. Alors on convoque les parents, on fait des réunions, il n'y a pas intérêt à prendre une biture maintenant, parce que sinon ! Alors on explique même la chose, c'est scientifique ! il faut boire des boissons suffisamment alcoolisées pour qu'avec peu de boisson, on arrive au degré de binge drinking. C'est exactement ce que l'on faisait avant, on se débrouillait pour avoir des trucs assez tapés pour avoir de l'effet ! bon, voilà, c'est la vie moderne.

Public : Ce n'est pas nouveau.

MB : Non, bien entendu, ce qui est intéressant c'est qu'on stigmatise et qu'on interprète. D'ailleurs, il me semble qu'on est là dans une attaque tout azimut de la famille. Là où cela était pris en charge familialement, le gamin recevait une rossée, il se faisait engueuler ou on disait « ah, il est des nôtres ! ». Là, maintenant, c'est « urgence, les pompiers ! » et les parents sont convoqués. Ils n'ont plus un mot à dire là-dessus. Par exemple, si un père dit à ce moment-là « ah, bon, ça va, c'est sa première biture, quoi ! », on lui répond qu'il ne prend pas ça assez au sérieux. Il me semble qu'il y a là derrière des choses très fortes qui travaillent et qui sont du registre de la LTI modifiée, vous savez, la LBI, la langue bureaucratique industrielle. On est dans la langue bureaucratique industrielle, c'est-à-dire dans tout ce monde où on invente des mots pour essayer de fabriquer littéralement des objets de consommation. Parce que cela devient un objet de consommation. Cela fait travailler des universitaires, ils écrivent des thèses là-dessus, ça fait travailler des laboratoires pour qu'ils spécifient les médicaments utiles avant ou après un binge drinking, etc. on est dans un autre univers.

Public : C'est l'équivalent de « l'ordre moral »

MB : D'une certaine façon, d'un ordre moral bureaucratique, industriel. Parce que tout ça est industriel. Cela n'a de sens que par rapport à l'industriel. Et d'ailleurs, c'est ce que j'ai essayé de dire autour de l'adolescence. L'adolescence est devenue un terme de la LBI. Ce qui, avant, était un truc vague « ah, c'est l'adolescence ! », maintenant, c'est un truc extraordinaire, vraiment extraordinaire. Allez demander à quelqu'un de vous définir l'adolescence et vous allez hurler de rire. Alors, figurez vous que pour les ethnologues de cette obédience, l'adolescence c'est 12-25 ans. Vous allez dans un hôpital, de jour ou pas, l'adolescence, c'est 12-18 ans. A Rome, c'était 15-30 ans. Tout le monde

est d'accord pour dire que le grand moment du début de l'adolescence...

GP : 7 ans. Dans certaines tribus...

MB : oui, dans des tribus. Mais je me limite ici. Je suis ici dans notre tribu, tout le monde est d'accord pour la faire débiter à la puberté. Marquant la coupure fondamentale, marquant la possibilité de la sexualité active. Et puis, le problème c'est la fin. Les ethnologues disent que la fin de l'adolescence est l'entrée dans l'âge adulte. Alors quand on demande ce qu'est l'âge adulte, ils répondent « c'est la fin de l'adolescence ! ». En gros, c'est ça. C'est le moment de l'autonomie. Ah bon, d'accord, faut voir... Vous voyez qu'on est dans quelque chose d'hypercomplexe. Je crois que l'adolescence, cela n'existe pas ! ne déconnez pas ! c'est juste une tranche d'âge. Et une tranche d'âge où le fait que l'âge, c'est une chose importante. Dans le système de Tarde, il définit ce qu'est une société : « une société est un groupement de personnes qui s'imitent entre elles ou qui, sans s'imiter, imitent un modèle commun. ». Ça, c'est une belle définition de la société. Tarde a été écarté parce qu'il n'était pas universitaire et il a été supplanté par Durkheim qui a donc été institué le fondateur de la sociologie. Mais Tarde a précédé largement Durkheim. Un concept tel que la mimesis, qui a fait flores, est tiré directement des lois de l'imitation de Tarde. Les lois sont articulées de manière triadique, c'est pour ça que je m'y suis intéressé. J'en ai parlé très souvent de Tarde, je trouve que c'est très formateur sur le plan intellectuel. Et puis il a écrit *L'opinion et la foule* qui est une anticipation absolument extraordinaire de Marshall McLuhan. Il dit : le public c'est tout ce qui se regroupe autour d'un journal. Et la fabrique de l'opinion d'un public, c'est la conversation. Fabuleux, quand même ! parce que c'est ça ! c'est parce qu'on converse que ça circule. Et que les choses se fabriquent. Autour d'un journal, il faut bien qu'il y ait quelque chose qui viennent s'exprimer, et dans un rapport qui n'est pas de domination, ni dans un sens, ni dans l'autre, entre le journal et le public. Ce sont des choses qui fonctionnent ensemble. On ne peut pas séparer le public du journal. Voilà, je vous recommande Tarde. Il me semble que là, il y a beaucoup de choses qui peuvent être analysées, par exemple, l'imitation dans les classes d'âge. Il y a le fait, que justement, les rituels, sont quelque chose qui donnent un modèle pour l'imitation. En société, on appelle ceux qui ont participé aux mêmes rituels, des frères.

L'adolescence, c'est un objet marchand. Ça se vend, l'adolescence. Ça se vend de plusieurs façons. Par exemple, vous mettez « adolescence » comme titre d'un congrès, vous allez avoir plein de gens qui vont venir. Ça rapporte, d'une certaine façon. L'adolescence est un marché défini. Il me semble que les deux grands marchés sont l'adolescence et la ménagère de moins de 50 ans. Ce sont des marchés que l'on fabrique comme tel. Qu'une femme de moins de 50 ans lise qu'elle est un marché, cela lui fait dresser les cheveux sur la tête, c'est une horreur de dire des choses pareilles et pourtant, c'est un marché. Donc, on peut dire que dans ce mode actuel de vie sociale, on ne peut plus ignorer le phénomène de *merchandisation*. Je garde la *merchandisation* car on entend un

gros mot derrière, donc on voit à peu près ce dont il s'agit. Tout se transforme en objet. Et il me semble qu'on ne peut pas aborder la question du corps à l'adolescence si on omet le fait que le corps, lui-même, est devenu une marchandise. Et de plusieurs points de vue. Il y en a un qui me touche particulièrement : ce sont les organes. Le corps dépeçable. Puisque maintenant, on a la possibilité de donner ses organes. Il est interdit de vendre ses organes, ça vous le savez. On ne peut que les donner. Et encore, les donner, dans des conditions toutes à fait particulières parce qu'évidemment, cela pourrait toujours être suspect d'une transaction souterraine, les dessous de table que connaissent bien les notaires ! eh bien, il n'est permis de donner ses organes, que dans un cadre familial extrêmement précis. Vous ne pouvez pas donner vos organes à n'importe qui.

GP : Le corps ne nous appartient pas.

MB : Il y a des donneurs vivants, qui peuvent donner leur rein ou des choses comme ça, même si quelqu'un en a besoin, sauf dans des conditions extraordinairement précises, fixées par la loi, pour le moment. On sait bien que cela n'existe pas dans certaines sociétés un peu moins protégées de la LBI, où la vente d'organes est parfaitement licite. Ici encore, cela n'existe pas. Donc, il me semble que c'est très important, si on veut aborder ces questions-là, un petit peu générales, qui touchent à la dimension sociale, d'introduire tout de suite la dimension marxiste de la chose. Au bout du compte, il y a la question de la marchandise qui arrive, avec la dimension de l'argent, fondamentale dans les échanges de marchandises, puisque c'est, finalement, des échanges d'argent. Voilà, c'est un point sur lequel j'ai insisté, parce que le « binge machin » participait de ça. Sylvie Baudier avait posé la question de manière très honnête : « Est-ce que sur le plan éthique, une psychologue peut participer à ces réunions qui se font autour de l'enfant, ou du jeune ? »

GP : L'adolescent est obligé de la rencontrer.

MB : Ah, obligé de la rencontrer ! ce qu'elle a fait était bien mais elle n'a pas pu trancher, parce qu'elle est prise dans son système hospitalier, elle n'a pas les mains libres. Tout ça est très compliqué. Se situer, en tout cas, permet de ne pas dire trop de conneries au moment de la présence avec les enfants, les jeunes. L'après midi il y avait des trucs très intéressants sur les sports extrêmes : un type, au sujet du parapente. Il appelait les jeunes les pilotes. Au lieu de les appeler les jeunes, de façon un peu indifférenciée, il leur donnait le nom de leur travail dans l'activité. C'est un petit peu ce qu'on a fait à Château Rauzé en demandant aux blessés comment ils voulaient s'appeler. Et ils ont dit : « Les blessés » ! Il faut bien donner des noms génériques. Là, le type, la manière dont il en parlait, avec un respect infini : c'était tout à fait remarquable. Puis, il y a eu l'intervention magnifique de Georges, sur la toxicomanie, c'est sa spécialité cachée. Et le cas d'une dame. Et ce qui était très bien, c'est qu'il a pris une dame de 40 ans. Pour un colloque sur l'adolescence, les autres tapaient un peu la gueule. « Ah, mais non, les ados, c'est spécifique ! » Comment c'est

spécifique ? Ce n'est pas spécifique. La toxicomanie, c'est la toxicomanie, si on peut en parler de façon un peu générale, ça ne concerne pas que les adolescents. Quand ça concerne les adolescents, c'est un type de marché que ça concerne. Comment peut-on toucher les adolescents ? Où peut-on les toucher etc. ? C'est ce qu'on appelle des publics dans le jargon actuel. Dans mon intervention, j'ai surtout insisté sur une chose.

Depuis longtemps il me semble que le terme « toxicomanie » pose des tas de problèmes (vous remarquez, je ne dis pas addictions, c'est encore un mot de la LBI. Les addictions... lesquelles, « toutes ! »...allez vous faire foutre, toutes, cela n'existe pas). Est-ce une manie ? Au sens de manie et dépression, mélancolie. Ce n'est pas sûr. Alors classer dans les manies, c'est un peu abusif, même si ce n'est pas complètement faux.

GP : Manie c'est folie !

MB : Oui, c'est folie. En grec, manie, c'est folie. Puis cela a reçu un autre sens plus précis avec cette opposition entre manie et mélancolie, qui sont un petit peu les ondes polaires, d'une certaine façon. Je n'ai pas dit bipolaire, parce que la bipolarité, c'est très rigolo. À une époque dans les livres, il y avait la bipolarité unipolaire. Si on garde ce terme qui a le mérite d'être assez vieux pour ne pas être outragé, il m'a semblé toujours important d'associer la toxicomanie à la question du silence. C'est un organisateur de silence. Lorsqu'on peut avoir des discussions approfondies, lorsqu'on a pris suffisamment de temps pour voir la personne, avec quelqu'un qui est un ancien toxicomane, un vrai ancien toxicomane. Je pense là à quelqu'un qui a vraiment fait la rupture avec l'héroïne, la cocaïne, tous ces types de produit (il n'est pas question là de l'alcool : l'alcool, c'était là comme adjuvant, pour faciliter certaines dispositions, mais ce n'était pas l'alcool en lui-même) et qui disait : « Je ne supportais même pas l'idée de voir un psy ». C'était impensable. « Ça n'avait rien à voir ce que j'étais en train de faire avec la psy. Je faisais mon truc. J'étais plongé dans mon histoire, j'étais là-dedans, pris dans quelque chose, je ne savais pas quoi, j'étais pris dans quelque chose. Jusqu'au jour, où, comme ça, par hasard, j'en suis sorti. » Ça c'est des conditions de l'existence, des trucs, des rencontres, qui font que le type en sort. « Et puis, dit-il, j'ai pu commencer à réfléchir à ce qu'avait été ce trajet. » Mais tout le temps de la toxicomanie, il était obligé de faire silence sur tout. Comme si le toxique venait organiser ce silence. Rien à dire. Vous recevez tous des toxicomanes divers, en tant que psy. Mais on peut dire que vous sentez bien qu'il n'y a pas de prise. Ça glisse un peu comme l'eau sur des plumes d'un canard. Mais l'important est ce que ce bonhomme disait là, le fait qu'il y ait une présence à ce que pourrait être la parole qui est remplacée par le silence. Là où le bonhomme rejetait les psy, il ne rejetait pas tout. C'était important d'avoir des gens qui sont là, simplement là, qui sont présents, pas forcément pour parler de toxicomanie. On s'aperçoit de ce que peut être le problème du C2ST, qui se croient obligés de soigner. Ce qui est un problème parce que cela ne se soigne pas comme ça. Je pense à un organisme

qui ne s'occupe pas de soigner. La seule question est d'éviter que les types se tuent, par des mauvaises manipulations des objets en question. Eviter qu'ils se ruinent définitivement la santé. Alors, là, il y a un accompagnement comme ça, pour les gens qui veulent bien venir jusque là pour venir demander...

Public : Du Subutex !

MB : Non, non, le Subutex est complètement intégré dans le monde du silence.

GP : Des Steribox ?

MB : Oui, des Steribox, des trucs comme ça. Et les gens viennent, il y a du café. Et des gens. Et c'est « et des gens » qui est absolument essentiel. Ce ne sont pas des gens qui sont là pour sermonner. Pas du tout. Au contraire. Ils viennent les aider pour leur fournir le matériel pour se piquer. Pas le produit ! quand même ! Cela permet d'organiser quelque chose, d'avoir des personnes qui sont là, qui ne demandent aucun compte à la personne, sinon, à minima, dans une position de type préventif. Prêts à tout moment de recevoir une parole, qui pourrait être cette parole qui, lorsqu'elle surgit peut trouver un point d'accrochage pour sortir du silence. Lorsque les gens sont capables, à un moment donné, de faire l'anamnèse de leur toxicomanie, c'est-à-dire de pouvoir maintenant passer du silence à la parole, on se rend compte qu'en fait, derrière, il y a toujours de l'insupportable. C'est parce qu'il y a de l'insupportable qu'il y a du silence. Ce n'est pas le silence en soi, ce n'est pas un silence qui serait fait d'une incapacité à parler, c'est le silence de l'insupportable. Ça ne peut pas être dit, parce qu'insupportable. Cela peut se faire dans des circonstances très bizarres. Vous vous penchez un peu, vous lisez un peu trop des trucs sur la Tchétchénie, sur les serbes, ou quand j'étais jeune sur le Biafra, ou sur le Darfour, et lorsque tout à coup vous avez une idée très concrète de ce qu'est le silence : « Ce qui se passe là est insupportable ». Mieux vaut faire le silence. Cela ne veut pas dire qu'on n'y pense pas, mais on fait silence. Il n'y a pas de mots pour ça.

L'insupportable, c'est des choses qu'on voit très bien dans le film « Shoah », ou dans des tas d'autres endroits : la guerre d'Algérie. Les gens qui rentraient ayant fait la guerre d'Algérie (on disait « les événements » en ce temps-là) étaient dans le silence, parce que ce qu'ils avaient vécu était insupportable. Et cet insupportable, il n'y a pas de mots pour le dire. C'est le silence. Le silence comme symptôme de l'insupportable. Et vous pouvez passer d'un reportage sur le Darfour, la société organise ça très bien, les journaux télévisés etc., vous voyez un flash sur le Darfour, alors vous êtes complètement abasourdis et immédiatement on se débrouille pour vous passer quelque chose qui... ouf... intoxiqué...

À ce sujet la principale critique que je fasse à « Visa pour l'image », ce que j'ai trouvé insupportable, c'est le jour où j'ai entendu : « Nous ne présentons que des documents bruts, sans aucune considération esthétique. ». Mais, alors, s'il n'y a aucune considération esthétique, on est dans le silence. On présente des trucs, vous voyez des images. L'esthétique c'est ce qui permet de toucher, que quelque chose de soi puisse exprimer ce qui se passe. Je ne parle pas de la beauté.

Esthétique avec un E. Aisthesis, proche de la sensation, un combiné entre le sentiment et la sensation. Que le photographe ait des préoccupations aïsthétiques, sinon on rentre dans le processus de la marchandisation. L'horreur, en faire un objet du monde, prête à être vendue.

Public : Le 20h présenté comme un toxique

MB : Exactement. On vous présente un bout d'horreur et clac, immédiatement après suivi de quelque chose d'autre « sans transition » comme disaient Les Nuls. De telle manière qu'on peut dire, sans se tromper, que tout ce système des journaux télévisés et de leur découpage est hautement toxique. Toxique dans ce sens-là. Parce qu'ils laissent deviner l'insupportable mais ils organisent le silence. Et c'est cette organisation du silence qui est l'organisation toxicomane par excellence. Ça, c'est le silence. La question qui se pose est le fait qu'à un moment donné, dans un parcours de toxicomane, souvent très difficile, pas très rigolo, ce n'est pas une perversion, c'est un parcours dans lequel la personne est engagée, et ma foi, faut bien y aller... jusqu'au moment où un bout de cet insupportable peut commencer à être attrapé. Je pensais à quelqu'un qui disait que son père le fouettait. Auparavant, il pensait recevoir des coups. Il n'avait pas le mot 'fouetté' à sa disposition. Lui se disait « ah ! tous les pères font ça ! » Dans sa confrontation à la vie sociale, ça devient insupportable quand il se rend compte que les autres pères ne le font pas. Mais plutôt que d'assumer ça et d'aller tuer son père, ou aller le fouetter, faute de pouvoir assumer à ce niveau – c'est pour ça que je vous parle de l'aïsthétique, parce que là, le mot fouetter est un mot de l'aïsthétique. Tout à coup, il vient rendre compte de la douleur profonde de cet enfant. Douleur profonde, non pas nécessairement de son ressenti quand il était battu, mais de son ressenti lorsqu'il a pu voir que les autres pères n'étaient pas comme ça. C'est là toute la difficulté de cette question. C'est par la confrontation que le mot manque, et qu'il ne peut assumer d'être fouetté. Ce sont des choses qu'on a très bien pu percevoir avec l'association Apex quand les femmes battues n'avaient pas de mots pour dire ça... elles se bornent à le cacher, à rester dans le monde du silence, dans une organisation de type toxicomane. Toxicomane en quoi ? « eh bien, ma foi, il me frappe. » c'est ça le toxique ! Jusqu'au moment où elles peuvent dire la chose et là, il faut qu'il y ait quelqu'un... sinon elles replongent dans l'insupportable. Certes, nous faisons silence, pour une bonne part de nous-mêmes, fatalement, mais nous avons quelques moyens, que je qualifie d'aïsthétiques, pour les partager. L'aïsthésis peut commencer à organiser le partage. Elle est la condition humaine par excellence. C'est là que l'on peut échanger quelque chose

Public : Chez les déportés, il y a cette possibilité d'échanger... c'est moins grave... malgré la terrible... puisqu'ils savent qu'ils sont ensemble.

MB : Il y avait le silence dans les camps. À la sortie des camps, vous avez le témoignage de Robert Antelme dans les dernières pages de son livre *L'espèce humaine*. Il dit qu'au moment de l'ouverture du camp, les soldats russes ou

américains qui ne parlaient pas la langue, recueillaient les témoignages de personnes qui venaient exprimer ce qu'ils venaient de vivre de manière terrible. Mais dès la sortie des camps, le silence est arrivé. Ces mêmes personnes n'ont rien pu dire à quiconque. C'était impartageable parce qu'il n'y avait pas une aïsthétique de la parole possible là-dedans. Il a fallu des années pour commencer à constituer un espace aïsthétique où ces choses-là puissent commencer à être dites. Mais tant qu'il n'y avait pas ça, le silence était total. Pendant la guerre du Vietnam, il y avait déjà des possibilités d'expressions qui étaient déjà prévues dans le cinéma et la littérature. Donc, vous voyez, la question de l'insupportable, c'est la question de l'effraction qui se produit. On peut s'appuyer sur ce que dit Georges, sur la nature de cette effraction au moment du For da, ce moment où l'enfant arrive, dans son développement, à aïsthetiser l'absence de la mère. Dans l'observation d'Esther Bick, on voit bien les enjeux, quand la mère s'en va. C'est insupportable. Les débuts de sanglots de l'enfant. L'enjeu est aïsthétique. Et lorsque l'enfant ne peut pas symboliser cette chose-là, à ce moment-là, l'enfant vit quelque chose d'insupportable. Georges disait que la toxicomanie était la solution du silence... Bien que la solution, soit quand on dissous le choix du silence toxicomane. C'est quelque chose qui se joue pour l'enfant, quand il ne lui reste plus que le corps propre, et la stimulation du corps propre pour tenter de dépasser l'insupportable qu'il est en train de vivre.

GP : L'autostimulation ?

MB : On peut produire brutalement l'oubli lorsque cet insupportable est trop présent, il faut vite aller le bloquer — shoot, héroïne,... —, ou alors prendre son temps — haschich, alcool... Il y a plusieurs manières de faire....

Dans insupportable, il y a insu puis portable. Cet insu qu'on porte. Parce que l'on ne le sait pas. On peut dire que ce monsieur avec le fouet, il ne savait pas qu'il était fouetté. Il savait qu'il y avait quelque chose, mais il ne savait pas qu'il était fouetté. On sent bien comment la part d'insu, c'est la part qui est irréprésentable dans une dimension d'aïsthétique. Il me semble qu'on devrait pouvoir aborder, de cette façon là, peut-être, l'inconscient. Ce mot-là, je l'avais utilisé pour parler de l'inconscient. Parce que l'inconscient est insupportable, il nous fait faire des lapsus, toutes ces choses-là qui ne sont pas tragiques, quoique... Il me semble qu'il y a cette dimension d'insupportable dans l'inconscient. Freud parlait de l'inquiétante étrangeté. Il racontait, l'expérience qu'il avait eue dans un train. Il avait la phobie des trains... Vous savez pourquoi il avait la phobie des trains ? Parce que son père avait été maltraité sur un quai de gare et qu'il n'avait pas répondu. Avec sa phobie des trains, tout à coup, en ouvrant une porte, il est confronté à quelque chose d'étrange et angoissant. À la fois familier et totalement étranger. En fait, c'était son propre reflet dans le miroir qu'il n'avait pas identifié comme tel. Voilà l'image de l'inquiétante étrangeté. Ce phénomène-là n'était pas spéculaire. Et dans l'absence de spécularité, on pourrait mettre l'insupportable plutôt autour du refoulement originaire. L'insupportable serait ce noyau fondamental, qui serait lié au



refoulement originaire. Parce que le refoulement proprement dit, c'est le refoulement de quelque chose qui a déjà été symbolisé. Or là, ce qui manque, il me semble que c'est du niveau de la priméité, quelque chose qui soit du registre du tissu même dans lequel on est pris dans la vie. On peut venir ranger les choses dans la vie. Ce sont les des rapports entre le réel, l'imaginaire et le symbolique. L'insupportable c'est quelque chose qui est du niveau du réel puisque ce n'est pas symbolisé. Symbolisé, cela ne se comprend que dans la dynamique du réel, de l'imaginaire et du symbolique, au sens suivant que le réel déchire l'imaginaire. C'est-à-dire qu'à un moment, on n'a plus à sa disposition de quoi pouvoir penser ce qui est là, sous nos yeux. Mais, ce n'est même pas sous nos yeux, car si cela était, on pourrait déjà commencer à le penser. C'est quelque chose qui est plutôt du registre de l'inquiétante étrangeté. C'est là que le symbolique arrive pour venir recoudre, refabriquer, 'repadasser', faire un 'padas', au sens catalan du terme, du réel. Je convoque des gens plus sophistiqués que les 'padasseurs', les ravaudeurs de filets.

OF : Dans l'inquiétante étrangeté, le mot recèle en allemand bien plus de choses que la traduction. Parce qu'« heimlich » a un sens plus puissant, c'est la terre natale, dans le sens maternel. Alors que le unheimlich est du côté de l'obscur, du sombre.

MB : On voit bien cette dimension du réel, dans ce qui devrait être familier, c'est-à-dire l'imaginaire. L'enfant tel qu'il est devant le miroir est pré-spéculaire. C'est son image qui arrive à fabriquer quelque chose qui permet de projeter le Moi idéal qui est devant les yeux de l'enfant dans le miroir comme étant lui. À part que, c'est une erreur. Lacan dit bien que l'enfant fait une erreur. Il vient simplement couvrir de l'imaginaire quelque chose qui est une source de réel constante. Ce corps-là, lui, c'est un corps qui a toujours sa dimension de réel. Pour vous donner mes références, Lacan disait « l'inconscient c'est le réel en tant que sexuel » c'est-à-dire dans la dimension sexuelle que ça se joue, c'est-à-dire autour de cette source infinie de réel qu'est la différence sexuelle. On ne sait pas ce que c'est que l'autre sexe. Le symbolique, c'est le travail du ravaudeur. Celui qui vient retisser l'imaginaire pour rendre compte de l'expérience de réel qui vient d'être eue. Parfois, ce n'est pas possible. Si le symbolique est défaillant, la déchirure de l'imaginaire reste là. Le symbolique va alors tenter d'être imaginaire, c'est le délire, pour venir combler ce trou de l'imaginaire qui s'est produit. Alors, là, dans le silence en question, c'est quelque chose qui est au plus près... le silence préserve l'insupportable, sans qu'il puisse accéder à la représentation appelée iconique en sémiotique... ou tonale... ou aïsthétique. Voilà le registre dans lequel on est. Au bout du compte, nous construisons le monde dès lors que nous pouvons en assurer la base aïsthétique. On vit dans ce monde-là. Le symbolique, il faut le voir, à mon sens, comme un machine à réparer. Donc, au fond, on peut garder cette sorte d'entité entre insupportable et inconscient. L'insupportable permet de donner le niveau d'expérience dans lequel on est, bien plus que l'inconscient. L'inconscient est

lié à la connaissance, c'est moins intéressant, l'insupportable c'est vraiment quelque chose que l'on ne veut même pas connaître. Et on fait silence là-dessus. Voilà le mode d'approche toxicomaniaque de l'insupportable. Ce n'est pas le seul mode d'approche. On en a d'autres. On a des représentations déplacées. C'est un des modes pour supporter l'insupportable en déplaçant sous des formes diverses. Le névrosé occidental poids moyen, comme dit Delion, a des modes de déplacement particulier qui lui permettent de ne pas trop penser l'insupportable parce qu'il l'a représenté dans des espaces où il est parfaitement fréquentable. Le pari du névrosé est de rendre supportable l'insupportable. Chez le psychotique, l'insupportable tient dans les flots du délire. C'est là qu'il laisse constamment sa trace. Le mode toxicomaniaque est un mode névrotique. Faire silence, c'est peut-être plus direct. Les névrosés que nous sommes ici font silence sur l'insupportable, comme les journaux télévisés le font aussi. À lundi !